André Peyron

Sur les idées et l’argumentaire de Robert MICHEL

Et où allons-nous comme ça ?

Jadis, quant tu allais un peu balader en montagne et que tu rencontrais un berger, c’était un moment très convivial.

Le berger, content de te voir, bien des fois laissait ses moutons et s’avançait pour te parler (en ce temps là son chien suffisait pour arrêter le troupeau). Il te demandait des nouvelles du pays, il te parlait un peu de sa vie et beaucoup de l’habileté de son chien et, surtout, il te parlait de ses brebis, de ce troupeau qu’il aimait tant…

Et vous ne manquiez jamais d’ouvrir la musette pour partager une pincée de tabac, un morceau de pain et de fromage avec un coup de vin.

Et si parfois il était tard, il te faisait une place dans sa cabane pour la nuit.

C’était un plaisir d’être là, en montagne, à respirer l’air pur qui se mêlait à l’odeur des fleurs, et voir, au soleil couchant, la première étoile dans le ciel assombri.

Maintenant tout ça a changé

Il en est venu un pour qui tout cela n’est rien. Qui se moque bien de l’amitié des bergers et des promeneurs.

Le loup est revenu

Et si ce n’était que ça ! Mais avec lui est arrivé aussi tout un troupeau de couillons qui l’admirent ! Et on dirait que plus il fait du mal, plus ça leur plaît !

Que voulez-vous, qui se ressemble s’assemble…

Le berger ne dort plus. Il lui faut surveiller le troupeau nuit et jour. Il se lève dans la nuit noire chaque fois qu’il entend ses brebis s’entasser dans un coin du parc.

A l’aube, lorsque le soleil pointe, bien des fois le spectacle n’est pas beau. Et il lui faut faire son compte.

Les bêtes saignées, les bêtes à moitié mangées vivantes, les bêtes estropiées, il y a de quoi faire ! Et, dans le troupeau, tout ce qui est encore droit épouvanté et tremblant.

Lui qui aime tant ses brebis, qui les regarde manger chaque jour, qui les mène là où l’herbe est belle pour qu’elles se fassent une échine bien grasse, vous voudriez que le matin il soit content de les trouver toutes meurtries ?

Vous seriez étonnés si je vous disais combien de fois sa gorge se serre !

Bien sût on va lui donner de l’argent pour compenser l’hécatombe ! Mais personne ne viendra compter les brebis qui vont avorter. Et personne non plus ne lui soignera le cœur.

Au contraire ! Il s’en trouvera pour venir chanter que son travail n’est pas bien fait, que peut-être il avait trop bu, et même qu’il pourrait bien se faire qu’il n’ait pas été à la cabane ! Tout ça pour dire que le loup a bien fait de lui esquinter ses bêtes

Vous voudriez qu’il soit content de voir passer du monde sans savoir si c’est des amis des bergers ou des amis du loup ?

Si celui qui vient va lui dire des mots d’amitié ou va lui apprendre, avec l’accent pointu et le menton levé, comment son métier doit être fait ? Comment les brebis doivent être gardées ?

Si celui qui vient n’est pas de ceux qui pensent qu’il y en a assez de la présence des bergers sur l’alpe, qu’ils doivent partir pour faire place au loup, de ceux qui ont la tête pleine de mauvaises pensées ?

Et si ce n’était que ça ! Mais au lieu de le laisser prendre le fusil pour apprendre au loup à se tenir loin du troupeau, les franchimans lui ont collé des chiens qu’on appelle « patous » pour le faire fuir. Ces chiens, nuit et jour, restent dans le troupeau sans autre travail que d’aboyer si quelque chose vient le déranger.

Et comme le loup ne se fait pas voir facilement, ces chiens font plutôt courir les marmottes et les perdreaux, au point que bientôt ils auront disparu.

Et si ce n’était que ça ! Mais ils font fuir aussi ceux qui viennent promener en montagne pour leur plaisir. Personne ne peut plus approcher un troupeau sans que le saisisse la peur de se faire pincer le pantalon et ils y en a beaucoup qui furent vraiment mordus.

Et à qui vont les reproches ? Au berger !

Et les copains du loup, ceux qui n’ont jamais trop sué dans leur vie, ceux qui retournent bien vite dans leurs villes chaque fois que le temps devient menaçant, vont encore lui dire qu’il ne sait pas conduire ses patous, qu’il ne fait pas comme il faut.

Et les mordus vont le traîner au tribunal.

Alors, saoul de peine et de fatigue, la colère envahit le berger.

Lui qui se régalait de voir du monde, de parler, devient muet. Il ne sait plus à qui donner sa confiance.

Et parfois, avec le cœur plein d’amertume, il pense à s’en aller et rester en bas, en Provence.

Ça se serait joli ! Plus de troupeaux sur les alpes, plus aucune brebis pour le bruit des sonnailles ni de chèvres pour secouer les rédons. Les drailles se rempliront de genêts, de ronces et d’églantiers. Sans les moutons pour tondre l’herbe la neige ne tiendra plus sur les pentes. Et dans les maisons, qu’on a bâties trop près des pentes, à chaque chute de neige les gens seront saisis par la peur de l’avalanche, comme s’ils étaient sous une lèque.

Et une bonne part de son âme manquerait à notre pays.

Est-ce cela que nous voulons ?